

# Descriptif de l'oral des épreuves anticipées de français 2010

Première STG communication

M. Ernest Waneissi

Lycée Do Kamo

15 bis, rue Taragnat  
Vallée des Colons  
28 43 51  
dokamo@offratel.nc



## Séquence 1 - étude d'une œuvre complète

**Bel-Ami** (Guy de Maupassant)

En quoi Georges Duroy est-il une figure emblématique de la réussite sociale au XIXème siècle ?

Descriptif de la séquence : page 1 | Textes et documents : pages 2 à 7

## Séquence 2 - étude d'une œuvre complète

**Dom Juan** (Molière)

Comment Dom Juan incarne-t-il les tensions entre le désir de liberté et la contrainte de la raison sociale ?

Descriptif de la séquence : page 8 | Textes et documents : pages 9 à 20

## Séquence 3 - groupement de textes

**Le romantisme en poésie**

En quoi le romantisme exacerbe-t-il la sensibilité du poète ?

Descriptif de la séquence : page 21 | Textes et documents : pages 22 à 28

## Séquence 4 - groupement de textes

**L'argumentation indirecte à l'époque des Lumières**

Dans quelle mesure l'ironie permet-elle aux auteurs des Lumières de critiquer leur société en évitant les foudres de la censure ?

Descriptif de la séquence : page 29 | Textes et documents : pages 30 à 39

## Références des ouvrages utilisés en cours



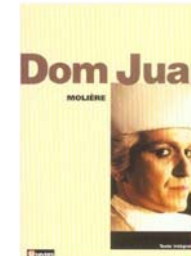
**Lettres 2e**  
Alain Pagès et  
Dominique Rincé  
Nathan, Paris  
1995



**Littérature 2e**  
Hélène Sabbah  
Hatier, Paris  
2000



**Bel-Ami**  
Maupassant  
Paris, Press Pocket  
2006



**Dom Juan**  
Molière  
Univers des lettres,  
Paris, Bordas  
2003

# Descriptif de l'oral des épreuves anticipées de français 2010

Première STG communication

M. Ernest Waneissi

Lycée Do Kamo

15 bis, rue Taragnat

Vallée des Colons

28 43 51

dokamo@offratel.nc



S1

## Séquence 1 - étude d'une œuvre complète

### Bel-Ami

Guy de Maupassant | 1885

#### Perspectives dominantes

Etude des genres et des registres

Réflexion sur la production et la singularité des textes

#### Objet d'étude

Le roman et ses personnages : visions de l'homme et du monde

#### Perspectives complémentaires

Approche de l'histoire littéraire et culturelle

#### Problématique d'ensemble de la séquence

**En quoi Georges Duroy est-il une figure emblématique de la réussite sociale au XIXème siècle ?**

#### Lectures analytiques de l'œuvre

**Extrait 1 | Première partie - chapitre 1** (pp. 15 et 16) - Présentation du personnage • [page 2](#)

« Quand la caissière lui eut rendu la monnaie [...] Il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires. »

**Extrait 2 | Première partie - chapitre 6** (pp. 142 et 143) - La presse et le pouvoir • [page 3](#)

« C'est par eux qu'on lance les nouvelles qu'on fait courir [...] selon l'expression de Norbert de Varenne. »

**Extrait 3 | Deuxième partie - chapitre 10** (pp. 396-398) - La scène de la rupture entre Bel-Ami et Mme de Marelle • [pages 4](#)

« Elle le regardait bien en face [...] en s'essuyant les doigts avec soin. »

**Extrait 4 | Deuxième partie - chapitre 10** (pp. 406 à fin) - L'apothéose de Georges Du Roy • [page 5](#)

« Bel Ami, à genoux à côté de Suzanne [...] toujours défaits au sortir du lit. »

#### Textes et documents complémentaires

1. **L'Assommoir (1834)**, Emile Zola, Incipit - portrait de Gervaise • [page 6](#)

2. **Portrait de Louis Pascal (1891)**, Toulouse-Lautrec • [page 7](#)

#### Activités personnelles

1. Exposé sur les parallèles entre les thèmes du réalisme et de l'impressionnisme

2. Exposé sur le personnage de Bel-Ami

**Extrait 1 | Première partie - chapitre 1** (pp. 15 et 16)

1 Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant. Comme il portait beau par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familier, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier.

5 Les femmes avaient levé la tête vers lui, trois petites ouvrières, une maîtresse de musique entre deux âges, mal peignée, négligée, coiffée d'un chapeau toujours poussiéreux et vêtue toujours d'une robe de travers, et deux bourgeoises avec leurs maris, habituées de cette gargote à prix fixe.

10 Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était au 28 juin, et il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Cela représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners, au choix. Il réfléchit que les repas du matin étant de vingt-deux sous, au lieu de trente que coûtaient ceux du soir, il lui resterait, en se contentant des déjeuners, un franc vingt centimes de boni, ce qui représentait encore deux collations au pain et au saucisson, plus deux bocks sur le boulevard. C'était là sa grande dépense et son grand plaisir des nuits ; et il se mit à descendre la rue Notre-  
15 Dame-de-Lorette.

Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes comme s'il venait de descendre de cheval ; et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route. Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau à haute forme assez défraîchi, et battait le  
20 pavé de son talon. Il avait l'air de toujours défier quelqu'un, les passants, les maisons, la ville entière, par chic de beau soldat tombé dans le civil.

Quoique habillé d'un complet de soixante francs, il gardait une certaine élégance tapageuse, un peu commune, réelle cependant. Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain vaguement roussi, avec une moustache retroussée, qui semblait mousser sur sa lèvre, des yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute petite, des cheveux frisés naturellement, séparés par une raie au milieu du crâne,  
25 il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires.

**Extrait 2 | Première partie - chapitre 6** (pp. 142 et 143)

- 1 C'est par eux qu'on lance les nouvelles, qu'on fait courir les bruits, qu'on agit sur le public et sur la rente. Entre deux soirées mondaines, il faut savoir glisser, sans avoir l'air de rien, la chose importante, plutôt insinuée que dite. Il faut, par des sous-entendus, laisser deviner ce qu'on veut, démentir de telle sorte que la rumeur s'affirme, ou affirmer de telle manière que personne ne croie au fait annoncé. Il faut que, dans les échos, chacun trouve chaque jour une ligne au moins qui l'intéresse, afin que tout le monde les
- 5 lise. Il faut penser à tout et à tous, à tous les mondes, à toutes les professions, à Paris et à la Province, à l'Armée et aux Peintres, au Clergé et à l'Université, aux Magistrats et aux Courtisanes.

L'homme qui les dirige et qui commande au bataillon des reporters doit être toujours en éveil, et toujours en garde, méfiant, prévoyant, rusé, alerte et souple, armé de toutes les astuces et doué d'un flair infailible pour découvrir la nouvelle fautive du premier

10 coup d'œil, pour juger ce qui est bon à dire et bon à celer, pour deviner ce qui portera sur le public ; et il doit savoir le présenter de telle façon que l'effet en soit multiplié.

M. Boisrenard, qui avait pour lui une longue pratique, manquait de maîtrise et de chic ; il manquait surtout de la rouerie native qu'il fallait pour pressentir chaque jour les idées secrètes du patron.

15 Duroy devait faire l'affaire en perfection, et il complétait admirablement la rédaction de cette feuille « qui naviguait sur les fonds de l'État et sur les bas-fonds de la politique », selon l'expression de Norbert de Varenne.

**Extrait 3 | Deuxième partie - chapitre 10** (pp. 396-398)

- 1 Elle le regardait bien en face, et elle dit d'une voix irritée et basse : « Depuis que tu as quitté ta femme, tu préparais ce coup-là, et tu me gardais gentiment comme maîtresse, pour faire l'intérim ? Quel gredin tu es ! »  
Il demanda : « Pourquoi ça ? J'avais une femme qui me trompait. Je l'ai surprise ; j'ai obtenu le divorce, et j'en épouse une autre. Quoi de plus simple ? »
- 5 Elle murmura, frémissante : « Oh ! comme tu es roué et dangereux, toi ! »  
Il se remit à sourire : « Parbleu ! Les imbéciles et les niais sont toujours des dupes ! »  
Mais elle suivait son idée : « Comme j'aurais dû te deviner dès le commencement. Mais non, je ne pouvais pas croire que tu serais crapule comme ça. »  
Il prit un air digne : « Je te prie de faire attention aux mots que tu emploies. »
- 10 Elle se révolta contre cette indignation : « Quoi ! tu veux que je prenne des gants pour te parler maintenant ! Tu te conduis avec moi comme un gueux depuis que je te connais, et tu prétends que je ne te le dise pas ? Tu trompes tout le monde, tu exploites tout le monde, tu prends du plaisir et de l'argent partout, et tu veux que je te traite comme un honnête homme ? »  
Il se leva, et la lèvre tremblante : « Tais-toi, ou je te fais sortir d'ici. »  
Elle balbutia : « Sortir d'ici... Sortir d'ici... Tu me ferais sortir d'ici... toi... toi ?... »
- 15 Elle ne pouvait plus parler, tant elle suffoquait de colère, et brusquement, comme si la porte de sa fureur se fût brisée, elle éclata : « Sortir d'ici ? Tu oublies donc que c'est moi qui l'ai payé, depuis le premier jour, ce logement-là ! Ah ! oui, tu l'as bien pris à ton compte de temps en temps. Mais qui est-ce qui l'a loué ?... C'est moi... Qui est-ce qui l'a gardé ?... C'est moi... Et tu veux me faire sortir d'ici. Tais-toi donc, vaurien ! Crois-tu que je ne sais pas comment tu as volé à Madeleine la moitié de l'héritage de Vaudrec ? Crois-tu que je ne sais pas comment tu as couché avec Suzanne pour la forcer à t'épouser... »
- 20 Il la saisit par les épaules et la secouant entre ses mains : « Ne parle pas de celle-là ! Je te le défends ! »  
Elle cria : « Tu as couché avec, je le sais. »  
Il eût accepté n'importe quoi, mais ce mensonge l'exaspérait. Les vérités qu'elle lui avait criées par le visage lui faisaient passer tout à l'heure des frissons de rage dans le cœur, mais cette fausseté sur cette petite fille qui allait devenir sa femme éveillait dans le creux de sa main un besoin furieux de frapper.
- 25 Il répéta : « Tais-toi... prends garde... tais-toi... » Et il l'agitait comme on agite une branche pour en faire tomber les fruits.  
Elle hurla, décoiffée, la bouche grande ouverte, les yeux fous : « Tu as couché avec ! »  
Il la lâcha et lui lança par la figure un tel soufflet qu'elle alla tomber contre le mur. Mais elle se retourna vers lui, et, soulevée sur ses poignets, vociféra encore une fois : « Tu as couché avec ! »  
Il se rua sur elle, et, la tenant sous lui, la frappa comme s'il tapait sur un homme.
- 30 Elle se tut soudain et se mit à gémir sous les coups. Elle ne remuait plus. Elle avait caché sa figure dans l'angle du parquet de la muraille, et elle poussait des cris plaintifs.  
Il cessa de la battre et se redressa. Puis il fit quelques pas par la pièce pour reprendre son sang-froid ; et, une idée lui étant venue, il passa dans la chambre, emplît la cuvette d'eau froide, et se trempa la tête dedans. Ensuite il se lava les mains, et il revint voir ce qu'elle faisait en s'essuyant les doigts avec soin.

## Séquence 1 - Bel Ami

## Extrait 4 | Deuxième partie - chapitre 10 (pp. 406 à fin)

1 Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité qui l'avait ainsi favorisé, qui le traitait avec ces égards. Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il la remerciait de son succès.

5 Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments : « Vous êtes bien aimable. »

10 Soudain il aperçut Mme de Marelle ; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentillesses, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait : « Quelle charmante maîtresse, tout de même. »

15 Elle s'approcha un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ses doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire : « Je t'aime toujours, je suis à toi ! »

Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour. Elle murmura de sa voix gracieuse : « À bientôt, monsieur. »

20 Il répondit gaiement : « À bientôt, madame. »

Et elle s'éloigna.

25 D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Les derniers assistants partirent. Georges reprit le bras de Suzanne pour retraverser l'église.

30 Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de longs frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon.

35 Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point ; sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux éblouis par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaites au sortir du lit.

## Document 1 | L'Assommoir (Emile Zola) - Chapitre 1 - Portrait de Gervaise

1 Gervaise avait attendu Lantier jusqu'à deux heures du matin.

5 Puis, toute frissonnante d'être restée en camisole à l'air vif de la fenêtre, elle s'était assoupie, jetée en travers du lit, fiévreuse, les joues trempées de larmes. Depuis huit jours, au sortir du Veau à deux têtes, où ils mangeaient, il l'envoyait se coucher avec les enfants et ne reparaisait que tard dans la nuit, en racontant qu'il cherchait du travail. Ce soir-là, pendant qu'elle guettait son retour, elle croyait l'avoir vu entrer au bal du Grand-Balcon, dont les dix fenêtres flambantes éclairaient d'une nappe d'incendie la coulée noire des boulevards extérieurs; et, derrière lui, elle avait aperçu la petite Adèle, une brunisseuse qui dînait à leur restaurant, marchant à cinq ou six pas, les mains ballantes comme si elle venait de lui quitter le bras pour ne pas passer ensemble sous la clarté crue des globes de la porte.

10 Quand Gervaise s'éveilla, vers cinq heures, raidie, les reins brisés, elle éclata en sanglots. Lantier n'était pas rentré. Pour la première fois, il découchait. Elle resta assise au bord du lit, sous le lambeau de perse déteinte qui tombait de la flèche attachée au plafond par une ficelle. Et, lentement, de ses yeux voilés de larmes, elle faisait le tour de la misérable chambre garnie, meublée d'une commode de noyer dont un tiroir manquait, de trois chaises de paille et d'une petite table grasseuse, sur laquelle traînait un pot à eau ébréché. On avait ajouté, pour les enfants, un lit de fer qui barrait la commode et emplissait les deux tiers de la pièce. La malle de Gervaise et de Lantier, grande ouverte dans un coin, montrait ses flancs vides, un vieux chapeau d'homme tout au fond, enfoui sous des chemises et des chaussettes sales; tandis que, le long des murs, sur le dossier des meubles, pendaient un châle troué, un pantalon mangé par la boue, les dernières nippes dont les marchands d'habits ne voulaient pas. Au milieu de la cheminée, entre deux flambeaux de zinc dépareillés, il y avait un paquet de reconnaissances du mont-de-piété, d'un rose tendre.

20 C'était la belle chambre de l'hôtel, la chambre du premier, qui donnait sur le boulevard.

25 Cependant, couchés côte à côte sur le même oreiller, les deux enfants dormaient. Claude, qui avait huit ans, ses petites mains rejetées hors de la couverture, respirait d'une haleine lente, tandis qu'Etienne, âgé de quatre ans seulement, souriait, un bras passé au cou de son frère.

30 Lorsque le regard noyé de leur mère s'arrêta sur eux, elle eut une nouvelle crise de sanglots, elle tamponna un mouchoir sur sa bouche, pour étouffer les légers cris qui lui échappaient. Et, pieds nus, sans songer à remettre ses savates tombées, elle retourna s'accouder à la fenêtre, elle reprit son attente de la nuit, interrogeant les trottoirs au loin.

35 L'hôtel se trouvait sur le boulevard de la Chapelle, à gauche de la barrière Poissonnière. C'était une mesure de deux étages, peinte en rouge lie de vin jusqu'au second, avec des persiennes pourries par la pluie. Au-dessus d'une lanterne aux vitres étoilées, on parvenait à lire entre les deux fenêtres: Hôtel Boncoeur, tenu par Marsoullier, en grandes lettres jaunes, dont la moisissure du plâtre avait emporté des morceaux. Gervaise, que la lanterne gênait, se haussait, son mouchoir sur les lèvres. Elle regardait à droite, du côté du boulevard de Rochechouart, où des groupes de bouchers, devant les abattoirs, stationnaient en tabliers sanglants; et le vent frais apportait une puanteur par moments, une odeur fauve de bêtes massacrées. Elle regardait à gauche, enfilant un long ruban d'avenue, s'arrêtant presque en face d'elle, à la masse blanche de l'hôpital de Lariboisière, alors en construction.





# Descriptif de l'oral des épreuves anticipées de français 2010

Première STG communication

M. Ernest Waneissi

Lycée Do Kamo

15 bis, rue Taragnat  
Vallée des Colons  
28 43 51  
dokamo@offratel.nc



S2

## Séquence 2 - étude d'une œuvre complète

### Dom Juan

Molière | 1665

## Objet d'étude

Le théâtre

### Perspectives dominantes

Etude des genres et des registres  
Histoire littéraire et culturelle

### Perspectives complémentaires

L'analyse de l'argumentation et de ses effets sur ses destinataires

### Problématique d'ensemble de la séquence

**Comment Dom Juan incarne-t-il les tensions entre le désir de liberté et la contrainte de la raison sociale ?**

### Lectures analytiques de l'œuvre

**Extrait 1 | Acte 1 - Scène I** (Sganarelle, Gusman) - Scène d'exposition

« Quoi que puisse dire Aristote, [...] je dirais hautement que tu aurais menti. » • [page 9](#)

**Extrait 2 | Acte 1 - Scène II** Tirade de Dom Juan sur l'inconstance

« Quoi? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet [...] pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses. » • [page 10](#)

**Extrait 3 | Acte 2 - Scène II** (Dom Juan, Sganarelle, Charlotte) - Séduction de Charlotte

« Nous avons manqué notre coup, Sganarelle [...] je lui exprime le ravissement où je suis... » • [pages 11 et 12](#)

**Extrait 4 | Acte 3 - Scène II** (Dom Juan, Sganarelle, Un pauvre) - Scène du pauvre

« Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville [...] Je te le donne pour l'amour de l'humanité. » • [page 13](#)

**Extrait 5 | Acte 4 - scène III** (Dom Juan, M. Dimanche, Sganarelle) - Comment Dom Juan berne M. Dimanche

« Ah, Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, [...] .- Fi, vous dis-je . » • [pages 14 et 15](#)

### Textes et documents complémentaires

1. **Tartuffe (1834)**, Molière, Préface du Tartuffe • [pages 16 et 17](#)

2. **Dom Juan et Sganarelle, la séduction fraternelle**, Marcel Maréchal  
in *Textes et documents pour la classe* • [page 18](#)

3. **Du provocateur sacrilège... au Tartuffe dévoyé**, Gérard Desharte  
in *Textes et documents pour la classe* • [page 19](#)

4. **Gérard Desharte dans le Dom Juan de Roger Planchon** (1980)  
Photographie • [page 20](#)

5. **Andrzej Seweryn dans le Dom Juan de Jacques Lasalle** (1993)  
Photographie • [page 20](#)

6. **Dom Juan**, théâtre filmé (DVD) , mise en scène de Daniel Mesguich (2005)  
et téléfilm de Marcel Bluwal (1965) • [page 20](#)

### Activités personnelles

1. Débat sur les différentes interprétations d'un même personnage au théâtre

2. Exposé sur le personnage du libertin dans le théâtre

3. Exposé sur les troupes de théâtre au XVIIe siècle à Paris

## Extrait 1 | Acte 1 - Scène I (Sganarelle, Gusman) - Scène d'exposition

- 1 SGANARELLE, tenant une tabatière.- Quoi que puisse dire Aristote, et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac, c'est la passion des honnêtes gens; et qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre; non seulement il réjouit, et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner, à droit, et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande,
- 5 et l'on court au-devant du souhait des gens: tant il est vrai, que le tabac inspire des sentiments d'honneur, et de vertu, à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière, reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous; et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici? Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée; J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.
- 10 GUSMAN.- Et la raison encore, dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?  
SGANARELLE.- Non pas, mais, à vue de pays je connais à peu près le train des choses, et sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper, mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.  
GUSMAN.- Quoi, ce départ si peu prévu, serait une infidélité de Dom Juan? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?
- 15 SGANARELLE.- Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage.  
GUSMAN.- Un homme de sa qualité ferait une action si lâche?  
SGANARELLE.- Eh oui; sa qualité! La raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses.  
GUSMAN.- Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.  
SGANARELLE.- Eh! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Dom Juan.
- 20 GUSMAN.- Je ne sais pas de vrai quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point, comme après tant d'amour, et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs, et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes, et de serments réitérés; tant de transports enfin, et tant d'emportements qu'il a fait paraître, jusqu'à forcer dans sa passion l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance; je ne comprends pas, dis-je, comme après tout cela il aurait le cœur de pouvoir manquer à sa parole.
- 25 SGANARELLE.- Je n'ai pas grande peine à le comprendre moi, et si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore; tu sais que par son ordre je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu, mais par précaution, je t'apprends (*inter nos,*) que tu vois en Dom Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, en pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, et traite de bil-
- 30 levesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse, crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien, et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter, il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un époux à toutes mains, dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris, et changes de couleur à ce discours; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau, suffit qu'il faut
- 35 que le courroux du Ciel l'accable quelque jour: qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable, que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où; mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle en dépit que j'en aie, la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous; écoute, au moins, je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

## Extrait 2 | Acte 1 - Scène II - Tirade de Dom Juan sur l'inconstance

- 1 DOM JUAN.- Quoi? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse, à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux: non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules, toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première, ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles
- 5 ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout, où je la trouve; et je cède facilement à cette douce violence, dont elle nous entraîne; j'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle, n'engage point mon âme à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages, et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire par cent hom-
- 10 mages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait; à combattre par des transports, par des larmes, et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme, qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules, dont elle se fait un honneur, et la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire, ni rien à souhaiter, tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour; si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de
- 15 si doux, que de triompher de la résistance d'une belle personne; et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

## Séquence 2 - Dom Juan

## Extrait 3 | Acte 2 - Scène II (Dom Juan, Sganarelle, Charlotte) - Séduction de Charlotte

- 1 DOM JUAN.- Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avons fait; mais à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnait le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.
- 5 SGANARELLE.- Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez; à peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées, et vos amours cr... Paix, coquin que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites, et Monsieur sait ce qu'il fait, allons.  
DOM JUAN, apercevant Charlotte.- Ah, ah, d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli? Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?
- 10 SGANARELLE.- Assurément. Autre pièce nouvelle.  
DOM JUAN.- D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi, dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes?  
CHARLOTTE.- Vous voyez, Monsieur.  
DOM JUAN.- Êtes-vous de ce village?
- 15 CHARLOTTE.- Oui, Monsieur.  
DOM JUAN.- Et vous y demeurez?  
CHARLOTTE.- Oui, Monsieur.  
DOM JUAN.- Vous vous appelez?  
CHARLOTTE.- Charlotte, pour vous servir.
- 20 DOM JUAN.- Ah! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants?  
CHARLOTTE.- Monsieur, vous me rendez toute honteuse.  
DOM JUAN.- Ah, n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît, ah que cette taille est jolie! Haussez un peu la tête, de grâce, ah que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entièrement, ah qu'ils sont beaux! Que je voie un peu vos dents, je vous prie, ah qu'elles sont amoureuses! et ces lèvres appétissantes. Pour moi, je suis ravi, et je
- 25 n'ai jamais vu une si charmante personne.  
CHARLOTTE.- Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.  
DOM JUAN.- Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde, je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.  
CHARLOTTE.- Je vous suis bien obligée, si ça est.  
DOM JUAN.- Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.
- 30 CHARLOTTE.- Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.  
DOM JUAN.- Sganarelle, regarde un peu ses mains.  
CHARLOTTE.- Fi, Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.  
DOM JUAN.- Ha que dites-vous là, elles sont les plus belles du monde, souffrez que je les baise, je vous prie.  
CHARLOTTE.- Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.
- 35 DOM JUAN.- Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute?  
CHARLOTTE.- Non, Monsieur, mais je dois bientôt l'être avec Pierrot, le fils de la voisine Simonette.  
DOM JUAN.- Quoi? une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan? Non, non, c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village, vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes: car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je
- 40 vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être, cet amour est bien prompt sans doute; mais quoi, c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on ferait une autre en six mois. [...]

- CHARLOTTE.- Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez, ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire, mais on m'a toujours dit, qu'il ne faut jamais croire les Monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.
- 45 DOM JUAN.- Je ne suis pas de ces gens-là.  
SGANARELLE.- Il n'a garde.  
CHARLOTTE.- Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser, je suis une pauvre paysanne, mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerais mieux me voir morte que de me voir déshonorée.
- 50 DOM JUAN.- Moi, j'aurais l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous, je serais assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela, je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur, et pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser, en voulez-vous un plus grand témoignage, m'y voilà prêt quand vous voudrez, et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne.
- SGANARELLE.- Non, non, ne craignez point, il se mariera avec vous tant que vous voudrez.
- 55 DOM JUAN.- Ah, Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore, vous me faites grand tort de juger de moi par les autres, et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi, et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de crainte, vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse, et pour moi, je l'avoue, je me percerais le cœur de mille coups, si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.
- CHARLOTTE.- Mon Dieu, je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit.
- 60 DOM JUAN.- Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite, ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?  
CHARLOTTE.- Oui, pourvu que ma tante le veuille.  
DOM JUAN.- Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.
- 65 CHARLOTTE.- Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie, il y aurait de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.  
DOM JUAN.- Comment, il semble que vous doutiez encore de ma sincérité? Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le Ciel...  
CHARLOTTE.- Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.  
DOM JUAN.- Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.
- 70 CHARLOTTE.- Oh, Monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie, après ça, je vous baiserais tant que vous voudrez.  
DOM JUAN.- Eh bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez, abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que par mille baisers je lui exprime le ravissement où je suis...

Extrait 4 | Acte 3 - Scène II (Dom Juan, Sganarelle, Un pauvre) - Scène du pauvre

SGANARELLE: Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE: Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

DOM JUAN: Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

5 LE PAUVRE: Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône?

DOM JUAN: Ah! ah! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE: Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DOM JUAN: Eh! prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

10 SGANARELLE: Vous ne connaissez pas Monsieur, bon homme: il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN: Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE: De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN: Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise?

LE PAUVRE: Hélas! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

15 DOM JUAN: Tu te moques: un homme qui prie le Ciel tout le jour, ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE: Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN: Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins ; ah ah, je m'en vais te donner un Louis d'or tout à l'heure pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE: Ah, Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

DOM JUAN: Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un Louis d'or ou non, en voici un que je te donne si tu jures, tiens il faut jurer.

LE PAUVRE: Monsieur.

DOM JUAN: A moins de cela tu ne l'auras pas.

SGANARELLE: Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

DOM JUAN: Prends, le voilà, prends te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE: Non Monsieur, j'ayme mieux mourir de faim.

DOM JUAN: Va va, je te le donne pour l'amour de l'humanité.

## Séquence 2 - Dom Juan

## Extrait 5 | Acte 4 - scène III (Dom Juan, M. Dimanche, Sganarelle) - Comment Dom Juan berne M. Dimanche

- DOM JUAN, faisant de grandes civilités.- Ah, Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord. J'avais donné ordre qu'on ne me fit parler personne, mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.
- M. DIMANCHE.- Monsieur, je vous suis fort obligé.
- 5 DOM JUAN, parlant à ses laquais.- Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.
- M. DIMANCHE.- Monsieur, cela n'est rien.
- DOM JUAN.- Comment? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis?
- M. DIMANCHE.- Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...
- 10 DOM JUAN.- Allons vite, un siège pour M. Dimanche.
- M. DIMANCHE.- Monsieur, je suis bien comme cela.
- DOM JUAN.- Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.
- M. DIMANCHE.- Cela n'est point nécessaire.
- DOM JUAN.- Ôtez ce pliant, et apportez un fauteuil.
- 15 M. DIMANCHE.- Monsieur, vous vous moquez, et...
- DOM JUAN.- Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.
- M. DIMANCHE.- Monsieur...
- DOM JUAN.- Allons, asseyez-vous.
- M. DIMANCHE.- Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...
- 20 DOM JUAN.- Mettez-vous là, vous dis-je.
- M. DIMANCHE.- Non, Monsieur, je suis bien, je viens pour...
- DOM JUAN.- Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.
- M. DIMANCHE.- Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...
- DOM JUAN.- Parbleu, Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.
- 25 M. DIMANCHE.- Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...
- DOM JUAN.- Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.
- M. DIMANCHE.- Je voudrais bien...
- DOM JUAN.- Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse?
- M. DIMANCHE.- Fort bien, Monsieur, Dieu merci.
- 30 DOM JUAN.- C'est une brave femme.
- M. DIMANCHE.- Elle est votre servante, Monsieur. Je venais...
- DOM JUAN.- Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?
- M. DIMANCHE.- Le mieux du monde.
- DOM JUAN.- La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.
- 35 M. DIMANCHE.- C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...
- DOM JUAN.- Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?
- M. DIMANCHE.- Toujours de même, Monsieur. Je...
- DOM JUAN.- Et votre petit chien Brusquet? gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?
- M. DIMANCHE.- Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir.
- 40 DOM JUAN.- Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.
- M. DIMANCHE.- Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...
- DOM JUAN, lui tendant la main.- Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?
- M. DIMANCHE.- Monsieur, je suis votre serviteur. [...]

- DOM JUAN.- Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.
- 45 M. DIMANCHE.- Vous m'honorez trop. Je...  
DOM JUAN.- Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.  
M. DIMANCHE.- Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.  
DOM JUAN.- Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.  
M. DIMANCHE.- Je n'ai point mérité cette grâce assurément, mais, Monsieur...
- 50 DOM JUAN.- Oh ça, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?  
M. DIMANCHE.- Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...  
DOM JUAN, se levant.- Allons, vite un flambeau pour conduire Monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.  
M. DIMANCHE, se levant de même.- Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...
- 55 Sganarelle ôte les sièges promptement.  
DOM JUAN.- Comment? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne, je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.  
M. DIMANCHE.- Ah, Monsieur...  
DOM JUAN.- C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.  
M. DIMANCHE.- Si...
- 60 DOM JUAN.- Voulez-vous que je vous reconduise?  
M. DIMANCHE.- Ah, Monsieur, vous vous moquez. Monsieur...  
DOM JUAN.- Embrassez-moi donc, s'il vous plaît, je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.  
Il sort.
- 65 SGANARELLE.- Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.  
M. DIMANCHE.- Il est vrai, il me fait tant de civilités et tant de compliments que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.  
SGANARELLE.- Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous, et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...  
M. DIMANCHE.- Je le crois, mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.
- 70 SGANARELLE.- Oh, ne vous mettez pas en peine. Il vous payera le mieux du monde.  
M. DIMANCHE.- Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.  
SGANARELLE.- Fi, ne parlez pas de cela.  
M. DIMANCHE.- Comment? Je...  
SGANARELLE.- Ne sais-je pas bien que je vous dois?
- 75 M. DIMANCHE.- Oui, mais...  
SGANARELLE.- Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.  
M. DIMANCHE.- Mais mon argent...  
SGANARELLE, prenant M. Dimanche par le bras.- Vous moquez-vous?  
M. DIMANCHE.- Je veux...
- 80 SGANARELLE, le tirant.- Eh.  
M. DIMANCHE.- J'entends...  
SGANARELLE, le poussant.- Bagatelles.  
M. DIMANCHE.- Mais...  
SGANARELLE, le poussant.- Fi.  
M. DIMANCHE.- Je...
- 85 SGANARELLE, le poussant tout à fait hors du théâtre.- Fi, vous dis-je.



## Séquence 2 - Dom Juan

### Dcoument 1 | Préface du Tartuffe, Molière

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés: ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et *Le Tartuffe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes même y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde, les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du roi et de la reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; et, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'était l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandait la délicatesse de la matière et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et, sans doute, il ne serait pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisait partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée, et que même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne, que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on y voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, le nom d'un docteur de Sorbonne et, sans aller chercher si loin que l'on a joué, de notre temps, des pièces saintes de M. de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon Imposteur. Et pouvais-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits; que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies. [...]

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre'. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Église qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et, en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaîtra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice; et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle; elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies; elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires: je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompte. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du Ciel; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on l'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom; et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olympe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feraient un grand désordre dans le monde. Il n'y aurait rien par-là qui ne fût condamné; et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste. Mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la Cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite*; et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire: « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche* »; à quoi le prince répondit: « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.

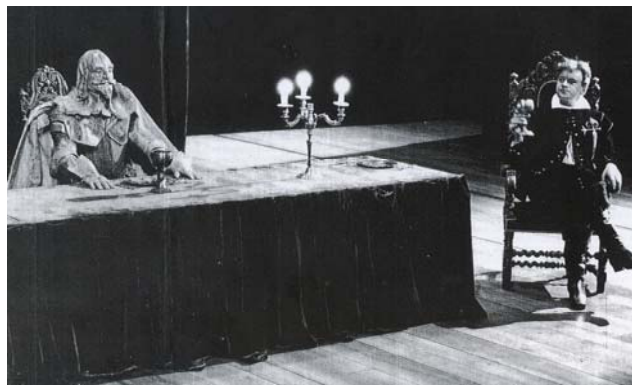
## Document 2 | Dom Juan et Sganarelle, la séduction fraternelle, Marcel Maréchal (in revue TDC)

J'ai souhaité revenir au texte en songeant à Pierre Arditi pour le rôle de Don Juan. Il avait débuté avec moi du temps de la Compagnie du Cothurne à Lyon. J'avais l'intuition que l'affection, la connaissance réciproque nous aideraient à construire le « couple » sur scène, à trouver l'équilibre entre les deux personnages. Avec la conception de Chéreau, j'étais obligé d'avoir une vision négative de Don Juan. Cette fois, toute ma mise en scène consistait à aimer Don Juan.

- 5 Sganarelle, malgré son incapacité à déchiffrer globalement le comportement de son maître, essayait de le comprendre. D'une certaine manière, ces deux hommes se réfléchissent l'un l'autre, sont tenus par un lien fort, profondément humain. Pierre Arditi partait à la recherche des vérités du personnage sans gommer ni son âpreté ni sa faille. Il fallait trouver l'humanité de Don Juan. Une démarche qui n'a rien à voir avec l'humanisme complaisant. Pierre jouait la sincérité du moment, un état de fragilité difficile à tenir car il ne devait jamais être dans l'affirmation sentencieuse: à l'opposé du matamore, son travail intérieur consistait à rechercher l'absence de suffisance, la quête douloureuse. Contrairement à une opinion communément répandue, Don Juan est un homme à
- 10 l'écoute des autres, en dépit de l'abondance de son discours. Il lui arrive de se laisser pénétrer par ceux qu'il croise sur sa route. Ainsi, dans le Pauvre, il voit l'humanité, ce qui le rapproche de l'universel, il se voit lui-même tout en étant dérangé par cette rencontre. Dans ma mise en scène, le Pauvre, dénudé, presque christique, venait de la salle et Don Juan face à lui se montrait sans complaisance ni afféterie: sa façon de lancer la fameuse réplique, le regard qu'il échangeait avec lui manifestaient de la compréhension, pas de la compassion. Dans son itinéraire, tout au long de la pièce, il tombe d'ailleurs sur des épreuves comme celle-là, comme autant de signes à lire et à interpréter, qui l'interrogent lui-même, le fragilisent de plus en plus.

- 15 Le costume imaginé par Patrice Cauchetier accompagnait avec justesse cette évolution: Don Juan n'avait plus l'apparence de « loup hagard » d'un Gérard Guillaumat gainé de cuir; au début, emplumé, rutilant, tout en velours violet, il sortait encore de la cour; au fur et à mesure de sa fuite, le personnage et la tenue se détérioraient. Il était de plus en plus « débraillé » et finissait par porter un grand manteau en peau de bête. La scénographie de Nicolas Sire éclairait ce phénomène de déstabilisation irréversible. Elle évoquait une boîte de théâtre du XVIIe siècle au sol de marbre noir, une sorte de « miroir aux alouettes »
- 20 avec en toile de fond un paysage au ciel d'orage tourmenté; l'espace était délimité par des colonnes coulissantes figurant tour à tour le palais, la plage, la forêt, le mausolée. Selon le même principe de « théâtre avoué », la statue immense, et la limite du fantastique, ne donnait à voir au public que son pied et son genou, le reste étant caché par les cintres. L'impression qu'elle bougeait était suggérée par un effet de lumière.

- La « disparition » de Don Juan dans une lueur de feu, comme emmuré dans un rideau de fer se refermant sur lui, laissait Sganarelle seul sur scène sa valise à
- 25 la main, complètement désemparé. Les rapports d'amour avec les femmes étaient aussi tendus par une même volonté: être touché dans l'instant par les autres et aller toujours plus loin dans l'exploration de soi. La scène avec les paysannes, par exemple, révélait aussi la fonction de « miroir déformant » jouée par Sganarelle. Dans ces moments-là, il était complètement fasciné par son maître, essayait de l'imiter, prenait des « leçons de séduction » sans y parvenir. Dans cet esprit, je me suis longtemps interrogé sur la nature du personnage d'Elvire. Si Don Juan fait sortir du couvent une femme d'âge mûr comme je l'avais souvent vue jouer, son attitude demeurait incompréhensible. S'il s'agit d'un premier amour, en revanche, la jeune fille est embrasée par un amour fou et
- 30 lui aimante par l'attrait de la chair fraîche. J'ai donc choisi Aurélie Doazan qui avait merveilleusement incarné Agnès dans L'Ecole des femmes que je venais de monter. Lors de la première rencontre avec Don Juan, sa sensibilité extrême servait bien la scène.



Rocher Planchon  
dans le rôle de Dom Juan

## Document 3 | Du provocateur sacrilège... au Tartuffe dévoyé, Gérard Desharthe (in revue TDC)

- Comment résister à l'appel de Don Juan, un « rôle aussi magnifique » ? En 1980, Gérard Desharthe accepte de jouer le séduisant blasphémateur » que lui propose le metteur en scène Roger Planchon. Dans une scénographie baroque, chargée à l'extrême de symboles religieux — et violemment critiquée à l'époque —, le grand comédien incarne un bel animal, enveloppé de cuir noir, transgressant les tabous, cultivant le crime avec délectation, irrésistiblement fasciné par la mort jusqu'au nihilisme. Dix ans plus tard, dirigé par Jacques Rosner, il découvre sous
- 5 le masque de Don Juan « celui de Tartuffe », une sorte de dévoyé à l'ironie cinglante... Pourtant, Gérard Desharthe met surtout l'accent, aujourd'hui, sur ses frustrations d'acteur. Ses interprétations du Dom Juan de Molière ne paraissent pas avoir éteint sa soif de découvertes concernant le personnage; il revient ici sur des énigmes du rôle auxquelles il aimerait, maintenant, apporter d'autres « éclairages personnels ».
- 10 **Provocateur sacrilège et Imagerie baroque**  
Don Juan, c'est un rôle magnifique auquel tout acteur a envie de se confronter. Lorsque Roger Planchon me l'a proposé, j'ai été très surpris, même si j'avais le désir, ancien, de le jouer. S'il avait fallu s'en tenir au « don-juanisme », à l'homme à femmes, je ne voyais guère quel serait mon apport sur ce terrain-là. Mais l'argument premier de Planchon m'a décidé à me lancer. « J'ai besoin d'un provocateur, d'un type qui blasphème et tu es, à mes yeux, l'acteur capable d'assumer cette dimension du personnage sur un plateau ».
- 15 Je me sentais en accord avec cette volonté de provocation, l'aspect politique de la démarche de Planchon. Sa mise en scène, dans un esprit très XVII<sup>e</sup> siècle, sa vision baroque surchargée de signes religieux, dans un décor signifiant l'omniprésence de l'Eglise, ont été très mal reçues, violemment critiquées à l'époque. Une telle lecture, proche du règlement de comptes avec l'Eglise, irritait profondément. Dès le début, la pièce montrait un jeune Don Juan, séduisant animal entièrement vêtu de cuir noir, marchant vers la mort. La représentation ne commençait pas, d'ailleurs, par la scène du tabac; Planchon avait imaginé, en ouverture, une étrange procession de curés, de nonnes et de vierges. Il y avait des moines
- 20 qui portaient un cercueil. J'arrivais, muni d'une hache, et je la plantais dans le cercueil ! Et lorsqu'Elvire arrivait sur scène, elle portait un joug de bœuf en bois, tiré par des moines ; dans un premier temps, le public ne savait pas que c'était Elvire puisque sa tête était recouverte d'une cagoule. A travers cette imagerie sulpicienne, très impressionnante, Planchon évoquait sa vision de la condition féminine. On retrouvait ces images religieuses, sulpiciennes dans le traitement de la scène avec les paysannes. Alors que l'essentiel des éléments décoratifs était dominé par des teintes sombres, et gris acier au noir, le tableau sur la plage était très aéré, les femmes se consacrant à des activités de laine sur des petits tréteaux, Et Roger Planchon avait eu une belle idée à connotation
- 25 religieuse, pour illustrer la demande « Abandonnez-moi seulement votre main » : tandis que Charlotte frottait du linge dans une bassine, je lui lavais les mains. Dans le même esprit, les références à la religion (le Pauvre arrivant avec une immense croix portée par des ombres), les représentations de la mort (la statue du Commandeur avec sa « tête de mort » coiffée d'un casque romain, notamment) habitaient le décor comme des signes récurrents.

### Poésie de Sganarelle

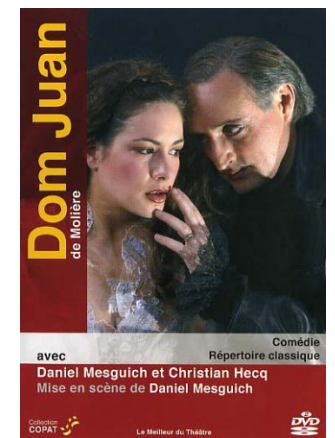
- 30 Face au grand seigneur criminel et sacrilège marchant implacablement vers sa fin, Planchon avait eu envie de « hausser » le personnage de Sganarelle au niveau de Don Juan. Pour le rôle, le choix de Philippe Avron m'intriguait; je n'y aurais guère songé. J'ai compris la richesse de l'idée lorsque Planchon m'a expliqué qu'il voyait Sganarelle comme une sorte d'intellectuel : « il a pu être prêtre dans sa jeunesse et suivre des études de théologie »; cette hypothèse surprenante, dans la mesure où le personnage ne s'exprime jamais de façon brillante, faisait une sorte de « contrepoids » à Don Juan : un homme plus âgé, doté d'une relative connaissance de la religion. Sganarelle n'était pas uniquement réduit à son statut de valet, de « pauvre malheureux » à la traîne d'un aristocrate- Ainsi. au moment de son grand « raisonnement », à l'acte V. Philippe Avron donnait une résonance poétique à ses propos qui apparaissaient alors comme la seule réponse possible au Don Juan du monologue sur l'hypocrisie, au lieu de les débiter comme une enfilade absurde de mots et d'images qui finissent par se casser la figure. L'interprétation de Philippe Avron correspondait au projet de Planchon par rapport à la dignité du personnage: le
- 35 peuple aussi peut, de temps en temps, avoir accès à des débats philosophiques et religieux...



Gérard Desharte dans le Dom Juan de Roger Planchon (1980)



Andrzej Seweryn dans le Dom Juan de Jacques Lasalle (1993)



# Descriptif de l'oral des épreuves anticipées de français 2010

Première STG communication

M. Ernest Waneissi

Lycée Do Kamo

15 bis, rue Taragnat

Vallée des Colons

28 43 51

dokamo@offratel.nc



S3

## Séquence 3 - groupement de textes

### Le romantisme en poésie

## Objet d'étude

La poésie

## Perspectives dominantes

Etude d'un mouvement littéraire et européen du XIX<sup>ème</sup> siècle

## Perspectives complémentaires

Etude des genres et des registres

## Problématique d'ensemble de la séquence

En quoi le romantisme exacerbe-t-il la sensibilité du poète ?

## Lectures analytiques

1. **Le lac (Lamartine)** in *Méditations poétiques (1820)* - Manuel *Littératures*, Hatier, pp. 324 et 325

Extrait « Un soir, t'en souvient-il [...] Il coule, et nous passons ! » • [page 22](#)

2. **Soleils couchants**, Victor Hugo, in *Feuilles d'Automne (1831)* - Manuel *Littératures*, Hatier, pp. 326 et 327 • [page 23](#)

3. **Mon rêve familial (Paul Verlaine)** in *Poèmes saturniens (1867)* - Manuel *Lettres*, Nathan, p. 362 • [page 24](#)

4. **Vieille chanson du jeune temps (Victor Hugo)** in *Les Contemplations (1831)* • [page 25](#)

## Textes et documents complémentaires

1. **A quoi je songe ? (Victor Hugo)** in *Les Voix intérieures (1817)*

Manuel *Lettres*, Nathan, p. 356-357 • [page 26](#)

2. **Extrait des Confessions d'un enfant du siècle (Alfred de Musset)**

**Extrait des chapitres 1 et 2** - Manuel *Lettres*, Nathan, pp. 288 et 289

« Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu... » • [page 27](#)

3. **Le voyageur contemplant la mer (Caspar David Friedrich)**

Peinture (1818) • [page 28](#)

## Activité complémentaire

**Victor Hugo, mon amour**, pièce de théâtre, compagnie Anthéa Sogno

Août 2010 au Théâtre de l'île

## Séquence 3 - Le Romantisme en poésie

1. Le lac (1820), Alphonse de Lamartine in *Les Méditations*

	Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages, Dans la nuit éternelle emportés sans retour, Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges Jeter l'ancre un seul jour ?	21	« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices ! Suspendez votre cours : Laissez-nous savourer les rapides délices Des plus beaux de nos jours !
5	Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière, Et près des flots chéris qu'elle devait revoir, Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre Où tu la vis s'asseoir !	25	« Assez de malheureux ici-bas vous implorent, Coulez, coulez pour eux ; Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ; Oubliez les heureux.
10	Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes, Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés, Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes Sur ses pieds adorés.	30	« Mais je demande en vain quelques moments encore, Le temps m'échappe et fuit ; Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore Va dissiper la nuit.
15	Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ; On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux, Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence Tes flots harmonieux.	35	« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive, Hâtons-nous, jouissons ! L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ; Il coule, et nous passons ! »
20	Tout à coup des accents inconnus à la terre Du rivage charmé frappèrent les échos ; Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère Laissa tomber ces mots :		

**Lecture analytique**

1. En prenant appui sur l'observation des pronoms personnels, déterminez qui sont les locuteurs et interlocuteurs dans le texte. Que pouvez-vous en déduire sur les fonctions attribuées à la nature ?
2. Le thème de la nature se double d'une autre thématique. Laquelle? Quelle forme prend-elle ?
3. Les quatre dernières strophes ont une forme particulière. Quelles différences observez-vous par rapport au reste de l'extrait? Quels sont les effets produits par ce changement métrique?
4. Quel est le registre de ce poème? Appuyez-vous sur tout ce qui touche à l'affectivité pour répondre à cette question.

## Séquence 3 - Le Romantisme en poésie

2. Soleils couchants (1831), Victor Hugo in *Les Feuilles d'automne*

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;  
 Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;  
 Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;  
 Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

5 Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule  
 Sur la face des mers, sur la face des monts,  
 Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule  
 Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

10 Et la face des eaux, et le front des montagnes,  
 Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts  
 S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes  
 Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

15 Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,  
 Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,  
 Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,  
 Sans que rien manque au monde immense et radieux !

## Lecture analytique

1. Relevez et classez les repères temporels, ainsi que les termes qui expriment le temps qui passe. Etudiez les temps verbaux. Quelles indications ces observations donnent-elles sur le thème du poème?
2. Etudiez la manière dont la nature est présentée ici. Quelles caractéristiques des éléments naturels cette présentation met-elle en évidence?
3. Quelle rupture observe-t-on au dernier quatrain ? Etudiez les pronoms, les verbes et les termes qui se rapportent au locuteur. Quel aspect de la condition humaine est évoqué ?



### 3. Mon rêve familial, Paul Verlaine in *Les Poèmes saturniens* (Manuel Lettres 2e, p. 362)

Dans son recueil d'apprentissage que constituent ses *Poèmes saturniens*, Verlaine laisse clairement entrevoir les inspirateurs qui furent les siens : tout près de lui Baudelaire, bien sûr, et les poètes du Parnasse contemporain ou il rêvait d'être publié mais aussi Hugo et les romantiques auxquels il emprunte, dans un poème comme « Mon rêve familial », la thématique de la femme aimée idéale, mystérieusement présente et absente dans sa fonction protectrice et consolatrice.

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

5 Car elle me comprend, et mon cœur, transparent  
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

10 Est-elle brune, blonde ou rousse ? — je l'ignore.  
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

4. **Vieille chanson du jeune temps** (1831), Victor Hugo in *Les contemplations, Livre premier (Aurore)*

Je ne songeais pas à Rose ;  
Rose au bois vint avec moi ;  
Nous parlions de quelque chose,  
Mais je ne sais plus de quoi.

5 J'étais froid comme les marbres ;  
Je marchais à pas distraits ;  
Je parlais des fleurs, des arbres  
Son œil semblait dire: "Après ?"

10 La rosée offrait ses perles,  
Le taillis ses parasols ;  
J'allais ; j'écoutais les merles,  
Et Rose les rossignols.

15 Moi, seize ans, et l'air morose ;  
Elle, vingt ; ses yeux brillaient.  
Les rossignols chantaient Rose  
Et les merles me sifflaient.

20 Rose, droite sur ses hanches,  
Leva son beau bras tremblant  
Pour prendre une mûre aux branches  
Je ne vis pas son bras blanc.

25 Une eau courait, fraîche et creuse,  
Sur les mousses de velours ;  
Et la nature amoureuse  
Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,  
Et mit, d'un air ingénu,  
Son petit pied dans l'eau pure  
Je ne vis pas son pied nu.

30 Je ne savais que lui dire ;  
Je la suivais dans le bois,  
La voyant parfois sourire  
Et soupirer quelquefois.

35 Je ne vis qu'elle était belle  
Qu'en sortant des grands bois sourds.  
"Soit ; n'y pensons plus !" dit-elle.  
Depuis, j'y pense toujours.

## Séquence 3 - Le Romantisme en poésie

## Document 1 | A quoi je songe ? (Victor Hugo) 1817 (Manuel Lettres 2e, pp. 356-357)

## in Les Voix Intérieures

De l'amour romantique, Victor Hugo aura, d'un bout à l'autre de son immense « carrière », décliné toutes les figures, heureuses ou malheureuses, depuis les émois passionnels de l'amant jusqu'aux affections chaleureuses de celui qui savait L'Art d'être grand-père, en passant par la tendresse du mari et du père de famille. Cet amour paternel, intense jusqu'à la souffrance dans les moments d'éloignement ou de séparation, nourrit ainsi superbement plusieurs poèmes, comme cette célèbre « lettre » adressée par Hugo à ses quatre enfants, en 1836, alors qu'il voyage en Normandie sur les falaises de Saint-Valéry-en-Caux.

À quoi je songe? - Hélas! loin du toit où vous êtes,  
 Enfants, je songe à vous! à vous, mes jeunes têtes,  
 Espoir de mon été déjà penchant et mûr,  
 Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croît sur mon mur,  
 5 Douces âmes à peine au jour épanouies,  
 Des rayons de votre aube encor tout éblouies!  
 Je songe aux deux petits<sup>a</sup> qui pleurent en riant,  
 Et qui font gazouiller sur le seuil verdoyant,  
 Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entre elles,  
 10 Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles!  
 Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés<sup>b</sup>  
 Qui s'avancent déjà de plus de flot baignés,  
 Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,  
 L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive!  
 Seul et triste au milieu des chants des matelots,  
 15 Le soir, sous la falaise, à cette heure où les flots,  
 S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,  
 Mêlent au vent des cieux mille haleines marines,  
 Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos  
 Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,  
 Ainsi je songe! - à vous, enfants, maisons, famille,  
 20 A la table qui rit, au foyer qui pétille,  
 A tous les soins pieux que répandent sur vous  
 Votre mère si tendre et votre aïeul<sup>c</sup> si doux!  
 Et tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,  
 Le limpide océan, ce miroir des étoiles,  
 Tandis que les nochers<sup>d</sup> laissent errer leurs yeux  
 25 De l'infini des mers à l'infini des cieux,  
 Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde  
 L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,  
 Amour doux et puissant qui toujours m'est resté.  
 Et cette grande mer est petite à côté !

## Pour l'étude du texte

1. Commentez l'interrogation et l'exclamation du premier hémistiche.

Montrez qu'elles déterminent à la fois la forme et le ton originaux de ce poème.

2. Relevez les diverses occurrences du verbe songer ainsi que les termes empruntés au lexique de la rêverie. Expliquez comment ce jeu lexical déploie et amplifie ainsi au fil du texte un puissant mouvement thématique.

3. L'amour paternel : quels détails, quelles images, en attestent l'intensité et l'authenticité ?

4. La Nature : montrez qu'elle est ici tout à la fois rivale, complice, obstacle et exaltation de ce sentiment paternel et familial.

## Lexique

a. François-Victor, né en 1828, et Adèle, née en 1830.

b. Charles, né en 1826, et Léopoldine, née en 1824, qui mourra noyée en 1843.

c. Le grand-père maternel, M. Foucher.

d. Marins (littéraire).



Victor Hugo et l'un de ses fils, Paris, maison de Victor Hugo.

## Séquence 3 - Le Romantisme en poésie

## Document 2 | Confessions d'un enfant du siècle (Alfred de Musset) - 1836

Extrait des chapitres 1 et 2 - Manuel Lettres 2e, pp. 288 et 289

**Étonnante affabulation romanesque sur le thème de la jalousie, La Confession d'un enfant du siècle vaut surtout par ses deux premiers chapitres, sorte de prologue au récit lui-même, dans lesquels Musset propose une des analyses les plus pertinentes de la « maladie du siècle ». Avec intuition et lucidité, l'écrivain y décrit en effet les causes les plus « traumatisantes » de la dépression romantique, les grandes cassures et blessures de la Révolution et de l'Empire. « Toute la maladie du siècle présent, écrit-il, vient de deux causes : le peuple qui a passé par 93 et 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus, tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux. »**

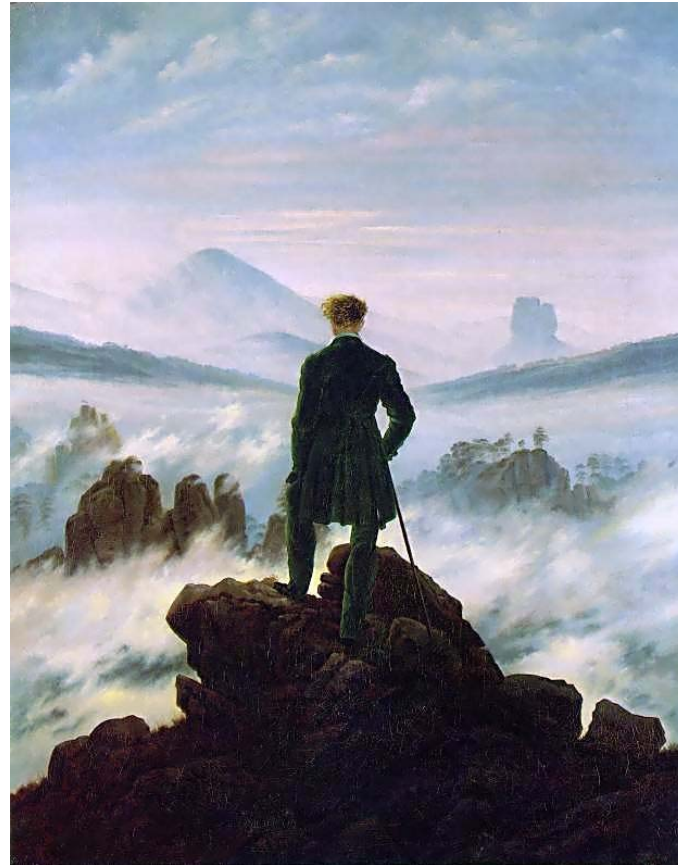
5 Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris. Mais de même qu'un blessé atteint de la gangrène s'en va dans un amphithéâtre se faire couper un membre pourri ; et le professeur qui l'ampute, couvrant d'un linge blanc le membre séparé du corps, le fait circuler de mains en mains par tout l'amphithéâtre, pour que les élèves l'examinent ; de même, lorsqu'un certain temps de l'existence d'un homme, et, pour ainsi dire, un des membres de sa vie, a été blessé et gangrené par une maladie morale, il peut couper cette portion de  
 10 lui-même, la retrancher du reste de sa vie, et la faire circuler sur la place publique, afin que les gens du même âge palpent et jugent la maladie. Ainsi, ayant été atteint, dans la première fleur de la jeunesse, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention ; car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif. [...]

15 Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et encore ces deux mondes... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une  
 20 lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

20 Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'empire et petits-fils de la révolution.

25 Or, du passé, ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne ; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi ? comme Pygmalion Galathée ; c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines. Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule, qui n'est ni la nuit ni le jour ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus ; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Saverdern, embaumée dans sa parure de fiancée. Ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

**Document 3 | Le Voyageur contemplant une mer de nuages (1818), Caspar David Friedrich**



# Descriptif de l'oral des épreuves anticipées de français 2010

Première STG communication

M. Ernest Waneissi

Lycée Do Kamo

15 bis, rue Taragnat

Vallée des Colons

28 43 51

dokamo@offratel.nc



S4

## Séquence 4 - groupement de textes

### L'argumentation indirecte à l'époque des Lumières

## Objet d'étude

L'argumentation : convaincre, persuader, démontrer

## Perspectives dominantes

L'argumentation et ses effets sur le destinataire

Histoire littéraire et culturelle : le siècle des Lumières

## Perspectives complémentaires

Etude des genres et des registres

## Problématique d'ensemble de la séquence

Dans quelle mesure l'ironie permet-elle aux auteurs des Lumières de critiquer leur société en évitant les foudres de la censure ?

## Lectures analytiques

1. **Le nègre de Surinam (Voltaire)** in *Candide ou l'Optimiste* (1759) • page 30
2. **De l'esclavage des nègres (Montesquieu)** in *L'esprit des lois* (1748) • page 31
3. **Discours entre A et B (Denis Diderot)** in *Supplément au voyage de Bougainville* (1796) • page 32

## Textes et documents complémentaires

1. **La modeste proposition (Jonathan Swift)**, pamphlet (1729) • pages 33, 34 et 35
2. **Nègres (Savary)**, article du Dictionnaire du commerce (1723) • pages 36 et 37
3. **Torture (Voltaire)**, article du dictionnaire philosophique (1723) • page 38
4. **Le nègre de Surinam**, Gravure de Pierre Charles Baquoy d'après un dessin de Jean-Michel Moreau le Jeune • page 39

## Activités complémentaires

1. Recherche personnelle sur Les Lumières
2. Ecriture d'invention sur l'esclavage moderne et les mariages arrangés à partir d'un numéro du Courrier de l'Unesco

## Séquence 4 - L'argumentation indirecte à l'époque des Lumières

### 1. Le nègre de Surinam (Voltaire) in Candide ou l'Optimiste (1759)

1 La première journée de nos deux voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseur de plus de trésors que l'Asie, l'Europe et l'Afrique n'en pouvaient rassembler. Candide, transporté, écrivit le nom de Cunégonde sur les arbres. A la seconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais, et y furent abîmés avec leurs charges ; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après ; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert ; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, après cent  
5 jours de marche, il ne leur resta que deux moutons.

Candide dit à Cacambo : « Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables ; il n'y a rien de solide que la vertu et le bonheur de revoir Mlle Cunégonde. – Je l'avoue, dit Cacambo ; mais il nous reste encore deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Espagne, et je vois de loin une ville que je soupçonne être Surinam, appartenant aux Hollandais. Nous sommes au bout de nos peines et au  
10 commencement de notre félicité. »

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? – J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. – Est-ce M. Vanderdendur, dit  
15 Candide, qui t'a traité ainsi ? – Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année.

Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.  
20

25 - Ô Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. – Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo. – Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. » Et il versait des larmes en regardant son nègre, et en pleurant il entra dans Surinam.

## Séquence 4 - L'argumentation indirecte à l'époque des Lumières

### 2. De l'esclavage des nègres (Montesquieu) in L'esprit des lois (1748)

1 Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

5

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

10 On ne peut se mettre dans l'idée que Dieu, qui est un être très sage ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir,

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

15 On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

20

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

25 De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?



## Séquence 4 - L'argumentation indirecte à l'époque des Lumières

### 3. Discours entre A et B (Denis Diderot) in Supplément au voyage de Bougainville (1796)

1 A – Il est vrai. J'ai moi-même éprouvé que l'homme naturel avait dans la convalescence une vigueur funeste pour l'homme artificiel et moral. Mais enfin dites-moi, faut-il civiliser l'homme ou l'abandonner à son instinct ?

B – Faut-il vous répondre net ?

5

A – Sans doute.

B – Si vous vous proposez d'en être le tyran, civilisez-le. Empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature ; faites-lui des entraves de toute espèce ; embarrassez ses mouvements de mille obstacles ; attachez lui des fantômes qui l'effrayent ; éternisez la guerre dans la caverne, et que l'homme naturel y soit toujours enchaîné sous les pieds de l'homme moral, Le voulez-vous heureux et libre ? ne vous mêlez pas de ses affaires, assez d'inci-dents imprévus le conduiront à la lumière et à la dépravation, et demeurez à jamais convaincu que ce n'est pas pour vous, mais pour eux que ces sages législateurs vous ont pétri et maniéré comme vous l'êtes. J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles et religieuses ; examinez-les profondément, et je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettait de lui imposer. Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre ; ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres en les gênant, et les Calabrais sont presque les seuls à qui la flatterie des législateurs n'en ait point encore imposé.

15

A – Et cette anarchie de la Calabre vous plaît ?

B – J'en appelle à l'expérience, et je gage que leur barbarie est moins vicieuse que notre urbanité. Combien de petites scélératesses compensent ici l'atrocité de quelques grands crimes dont on fait tant de bruit ! Je considère les hommes non civilisés comme une multitude de ressorts épars et isolés. Sans doute s'il arrivait à quelques-uns de ces ressorts de se choquer, l'un ou l'autre ou tous les deux se briseraient. Pour obvier à cet inconvénient, un individu d'une sagesse profonde et d'un génie sublime rassembla ces ressorts et en composa une machine, et dans cette machine appelée société tous les ressorts furent rendus agissants, réagissant les uns contre les autres, sans cesse fatigués ; et il s'en rompit plus dans un jour sous l'état de législation qu'il ne s'en rompait en un an sous l'anarchie de nature. Mais quel fracas, quel ravage, quelle énorme destruction de petits ressorts, lorsque deux, trois, quatre de ces énormes machines vinrent à se heurter avec violence !

25

A – Ainsi vous préféreriez l'état de nature brute et sauvage?

B – Ma foi, je n'oserais prononcer ; mais je sais qu'on a vu plusieurs fois l'homme des villes se dépouiller et rentrer dans la forêt, et qu'on n'a jamais vu l'homme de la forêt se vêtir et s'établir dans la ville.

30

A – Il m'est venu souvent dans la pensée que la somme des biens et des maux était variable pour chaque individu, mais que le bonheur ou le malheur d'une espèce animale quelconque avait sa limite qu'elle ne pouvait franchir, et que peut-être nos efforts nous rendaient en dernier résultat autant d'inconvénient que d'avantage, en sorte que nous nous étions bien tourmentés pour accroître les deux membres d'une équation entre lesquels il subsistait une éternelle et nécessaire égalité. Cependant je ne doute pas que la vie moyenne de l'homme civilisé ne soit plus longue que la vie moyenne de l'homme sauvage.

35

## Séquence 4 - L'argumentation indirecte à l'époque des Lumières

### Document 1 | Modeste proposition (Jonathan Swift), pamphlet (1729)

Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public

1 C'est un objet de tristesse, pour celui qui traverse cette grande ville ou voyage dans les campagnes, que de voir les rues, les routes et le seuil des  
masures encombrés de mendiantes, suivies de trois, quatre ou six enfants, tous en guenilles, importunant le passant de leurs mains tendues. Ces  
mères, plutôt que de travailler pour gagner honnêtement leur vie, sont forcées de passer leur temps à arpenter le pavé, à mendier la pitance de  
leurs nourrissons sans défense qui, en grandissant, deviendront voleurs faute de trouver du travail, quitteront leur cher Pays natal afin d'aller com-  
5 battre pour le prétendant d'Espagne, ou partiront encore se vendre aux îles Barbades.

Je pense que chacun s'accorde à reconnaître que ce nombre phénoménal d'enfants pendus aux bras, au dos ou aux talons de leur mère, et fré-  
quemment de leur père, constitue dans le déplorable état présent du royaume une très grande charge supplémentaire [...]  
Pour ma part, j'ai consacré plusieurs années à réfléchir à ce sujet capital, à examiner avec attention les différents projets des autres penseurs, et y  
ai toujours trouvé de grossières erreurs de calcul. Il est vrai qu'une mère peut sustenter son nouveau-né de son lait durant toute une année solai-  
10 re sans recours ou presque à une autre nourriture, du moins avec un complément alimentaire dont le coût ne dépasse pas deux shillings, somme  
qu'elle pourra aisément se procurer, ou l'équivalent en reliefs de table, par la mendicité, et c'est précisément à l'âge d'un an que je me propose de  
prendre en charge ces enfants, de sorte qu'au lieu d'être un fardeau pour leurs parents ou leur paroisse et de manquer de pain et de vêtements,  
ils puissent contribuer à nourrir et, partiellement, à vêtir des multitudes. [...]

15 Etant généralement admis que la population de ce royaume s'élève à un million et demi d'âmes, je déduis qu'il y a environ deux cent mille couples  
dont la femme est reproductrice, chiffre duquel je retranche environ trente mille couples qui sont capables de subvenir aux besoins de leurs en-  
fants, bien que je craigne qu'il n'y en ait guère autant, compte tenu de la détresse actuelle du royaume, mais cela posé, il nous reste cent soixante  
-dix mille reproductrices. J'en retranche encore cinquante mille pour tenir compte des fausses couches ou des enfants qui meurent de maladie ou  
d'accident au cours de la première année. Il reste donc cent vingt mille enfants nés chaque année de parents pauvres. Comment élever et assurer  
20 l'avenir de ces multitudes, telle est donc la question puisque, ainsi que je l'ai déjà dit, dans l'état actuel des choses, toutes les méthodes proposées  
à ce jour se sont révélées totalement impossibles à appliquer, du fait qu'on ne peut trouver d'emploi pour ces gens ni dans l'artisanat ni dans  
l'agriculture ; que nous ne construisons pas de nouveaux bâtiments (du moins dans les campagnes), pas plus que nous ne cultivons la terre ; il est  
rare que ces enfants puissent vivre de rapines avant l'âge de six ans, à l'exception de sujets particulièrement doués, bien qu'ils apprennent les  
rudiments du métier, je dois le reconnaître, beaucoup plus tôt : durant cette période, néanmoins, ils ne peuvent être tenus que pour des apprentis  
25 délinquants [...]

Nos marchands m'assurent qu'en dessous de douze ans, les filles pas plus que les garçons ne font de satisfaisants produits négociables, et que  
même à cet âge, on n'en tire pas plus de trois livres, ou au mieux trois livres et demie à la Bourse, ce qui n'est profitable ni aux parents ni au  
royaume, les frais de nourriture et de haillons s'élevant au moins à quatre fois cette somme.  
30 J'en viens donc à exposer humblement mes propres idées qui, je l'espère, ne soulèveront pas la moindre objection.  
Un jeune Américain très avisé que j'ai connu à Londres m'a assuré qu'un jeune enfant en bonne santé et bien nourri constitue à l'âge d'un an un  
met délicieux, nutritif et sain, qu'il soit cuit en daube, au pot, rôti à la broche ou au four, et j'ai tout lieu de croire qu'il s'accommode aussi bien en  
fricassée ou en ragoût. [...]

35 Je porte donc humblement à l'attention du public cette proposition : sur ce chiffre estimé de cent vingt mille enfants, on en garderait vingt mille  
pour la reproduction, dont un quart seulement de mâles - ce qui est plus que nous n'en accordons aux moutons, aux bovins et aux porcs - la rai-  
son en étant que ces enfants sont rarement le fruit du mariage, formalité peu prisée de nos sauvages, et qu'en conséquence, un seul mâle suffira  
à servir quatre femelles. On mettrait en vente les cent mille autres à l'âge d'un an, pour les proposer aux personnes de bien et de qualité à travers  
le royaume, non sans recommander à la mère de les laisser téter à satiété pendant le dernier mois, de manière à les rendre dodus, et gras à sou-  
40 hait pour une bonne table. Si l'on reçoit, on pourra faire deux plats d'un enfant, et si l'on dîne en famille, on pourra se contenter d'un quartier,  
épaule ou gigot, qui, assaisonné d'un peu de sel et de poivre, sera excellent cuit au pot le quatrième jour, particulièrement en hiver. [...]

Ceux qui sont économes (ce que réclame, je dois bien l'avouer, notre époque) pourront écorcher la pièce avant de la dépecer ; la peau, traitée comme il convient, fera d'admirables gants pour dames et des bottes d'été pour messieurs raffinés. [...]

45 Mais à la décharge de mon ami, j'ajoute qu'il m'a fait cet aveu : l'idée lui a été mise en tête par le fameux Sallmanazor, un indigène de l'île de Formose qui vint à Londres voilà vingt ans et qui, dans le cours de la conversation, lui raconta que dans son pays, lorsque le condamné à mort se trouve être une jeune personne, le bourreau vend le corps à des gens de qualité, comme morceau de choix, et que de son temps, la carcasse due d'une jeune fille de quatorze années qui avait été crucifiée pour avoir tenté d'empoisonner l'empereur, fut débitée au pied du gibet et vendue  
50 au Premier Ministre de sa Majesté Impériale, ainsi qu'à d'autres mandarins de la cour, pour quatre cents couronnes. [...]

Certains esprits chagrins s'inquiéteront du grand nombre de pauvres qui sont âgés, malades ou infirmes, et l'on m'a invité à réfléchir aux mesures qui permettraient de délivrer la nation de ce fardeau si pénible. Mais je ne vois pas là le moindre problème, car il est bien connu que chaque jour apporte son lot de mort et de corruption, par le froid, la faim, la crasse et la vermine, à un rythme aussi rapide qu'on peut raisonnablement l'espérer.  
55 Quant aux ouvriers plus jeunes, ils sont à présent dans une situation presque aussi prometteuse. Ils ne parviennent pas à trouver d'emploi et dépérissent par manque de nourriture, de sorte que si par accident ils sont embauchés comme journaliers, ils n'ont plus la force de travailler ; ainsi sont-ils, de même que leur pays, bien heureusement délivrés des maux à venir.

Je me suis trop longtemps écarté de mon sujet, et me propose par conséquent d'y revenir. Je pense que les avantages de ma proposition sont  
60 nombreux et évidents, tout autant que de la plus haute importance.

D'abord, comme je l'ai déjà fait remarquer, elle réduirait considérablement le nombre des papistes qui se font chaque jour plus envahissants, puisqu'ils sont les principaux reproducteurs de ce pays ainsi que nos plus dangereux ennemis, et restent dans le royaume avec l'intention bien arrêtée de le livrer au Prétendant, dans l'espoir de tirer avantage de l'absence de tant de bons protestants qui ont choisi de s'exiler plutôt que de demeurer sur le sol natal et de payer, contre leur conscience, la dîme au desservant épiscopal.  
65

Deuxièmement. Les fermiers les plus pauvres posséderont enfin quelque chose de valeur, un bien saisissable qui les aidera à payer leur loyer au propriétaire, puisque leurs bêtes et leur grain sont déjà saisis et que l'argent est inconnu chez eux.  
70 Troisièmement. Attendu que le coût de l'entretien de cent mille enfants de deux ans et plus ne peut être abaissé en dessous du seuil de dix shillings par tête et *per annum*, la richesse publique se trouvera grossie de cinquante mille livres par année, sans compter les bénéfices d'un nouvel aliment introduit à la table de tous les riches gentilshommes du royaume qui jouissent d'un goût un tant soit peu raffiné, et l'argent circulera dans notre pays, les biens consommés étant entièrement d'origine et de manufacture locale.  
75 Quatrièmement. En vendant leurs enfants, les reproducteurs permanents, en plus du gain de huit shillings per annum, seront débarrassés des frais d'entretien après la première année.

Cinquièmement. Nul doute que cet aliment attirerait de nombreux clients dans les auberges dont les patrons ne manqueraient pas de mettre au point les meilleures recettes pour le préparer à la perfection, et leurs établissements seraient ainsi fréquentés par les gentilshommes les plus distingués qui s'enorgueillissent à juste titre de leur science gastronomique ; un cuisinier habile, sachant obliger ses hôtes, trouvera la façon de l'accommoder en plats aussi fastueux qu'ils les affectionnent.  
80 Sixièmement. Ce projet constituerait une forte incitation au mariage, que toutes les nations sages ont soit encouragé par des récompenses, soit imposé par des lois et des sanctions. Il accentuerait le dévouement et la tendresse des mères envers leurs enfants, sachant qu'ils ne sont plus là pour toute la vie, ces pauvres bébés dont l'intervention de la société ferait pour elles, d'une certaine façon, une source de profits et non plus de dépenses. Nous devrions voir naître une saine émulation chez les femmes mariées - à celle qui apportera au marché le bébé le plus gras - les hommes deviendraient aussi attentionnés que leurs épouses, durant le temps de leur grossesse, qu'ils le sont aujourd'hui envers leurs juments ou  
85 leurs vaches pleines, envers leur truie prête à mettre bas, et la crainte d'une fausse couche les empêcherait de distribuer (ainsi qu'ils le font trop fréquemment) coups de poing ou de pied. [...]

Je ne vois aucune objection possible à cette proposition, si ce n'est qu'on pourra faire valoir qu'elle réduira considérablement le nombre d'habitants du royaume. Je revendique ouvertement ce point, qui était en fait mon intention déclarée en offrant ce projet au public. Je désire faire remarquer au lecteur que j'ai conçu ce remède pour le seul Royaume d'Irlande et pour nul autre Etat au monde, passé, présent, et sans doute à venir. Qu'on ne vienne donc pas me parler d'autres expédients : d'imposer une taxe de cinq shillings par livre de revenus aux non-résidents ; de refuser l'usage des vêtements et des meubles qui ne sont pas d'origine et de fabrication irlandaise ; de rejeter rigoureusement les articles et ustensiles encourageant au luxe venu de l'étranger ; de remédier à l'expansion de l'orgueil, de la vanité, de la paresse et de la futilité chez nos femmes ; d'implanter un esprit d'économie, de prudence et de tempérance ; d'apprendre à aimer notre Pays, matière nous surpassent même les Lapons et les habitants de Topinambou ; d'abandonner nos querelles et nos divisions, de cesser de nous comporter comme les Juifs qui s'égorgeaient entre eux pendant qu'on prenait leur ville, de faire preuve d'un minimum de scrupules avant de brader notre pays et nos consciences ; d'apprendre à nos propriétaires terriens à montrer un peu de pitié envers leurs métayers. Enfin, d'insuffler l'esprit d'honnêteté, de zèle et de compétence à nos commerçants qui, si l'on parvenait aujourd'hui à imposer la décision de n'acheter que les produits irlandais, s'uniraient immédiatement pour tricher et nous escroquer sur la valeur, la mesure et la qualité, et ne pourraient être convaincus de faire ne serait-ce qu'une proposition équitable de juste prix, en dépit d'exhortations ferventes et répétées. [...]

100 En ce qui me concerne, je me suis épuisé des années durant à proposer des théories vaines, futiles et utopiques, et j'avais perdu tout espoir de succès quand, par bonheur, je suis tombé sur ce plan qui, bien qu'étant complètement nouveau, possède quelque chose de solide et de réel, n'exige que peu d'efforts et aucune dépense, peut être entièrement exécuté par nous-mêmes et grâce auquel nous ne courrons pas le moindre risque de mécontenter l'Angleterre. Car ce type de produit ne peut être exporté, la viande d'enfant tant trop tendre pour supporter un long séjour dans le sel, encore que je pourrai nommer un pays qui se ferait un plaisir de dévorer notre nation, même sans sel.

105 Après tout, je ne suis pas si farouchement accroché à mon opinion que j'en réfuterais toute autre proposition, émise par des hommes sages, qui se révélerait aussi innocente, bon marché, facile et efficace. Mais avant qu'un projet de cette sorte soit avancé pour contredire le mien et offrir une meilleure solution, je conjure l'auteur, ou les auteurs, de bien vouloir considérer avec mûre attention ces deux points. Premièrement, en l'état actuel des choses, comment ils espèrent parvenir à nourrir cent mille bouches inutiles et à vêtir cent mille dos. Deuxièmement, tenir compte de l'existence à travers ce royaume d'un bon million de créatures apparemment humaines dont tous les moyens de subsistance mis en commun laisseraient un déficit de deux millions de livres sterling ; adjoindre les mendiants par profession à la masse des fermiers, métayers et ouvriers agricoles, avec femmes et enfants, qui sont mendiants de fait. Je conjure les hommes d'état qui sont opposés à ma proposition, et assez hardis peut-être pour tenter d'apporter une autre réponse, d'aller auparavant demander aux parents de ces mortels s'ils ne regarderaient pas aujourd'hui comme un grand bonheur d'avoir été vendus comme viande de boucherie à l'âge de un an, de la manière que je prescris, et d'avoir évité ainsi toute la série d'infortunes par lesquelles ils ont passé jusqu'ici, l'oppression des propriétaires, l'impossibilité de régler leurs termes sans argent ni travail, les privations de toutes sortes, sans toit ni vêtement pour les protéger des rigueurs de l'hiver, et la perspective inévitable de léguer pareille misère, ou pire encore, à leur progéniture, génération après génération.

110 D'un cœur sincère, j'affirme n'avoir pas le moindre intérêt personnel à tenter de promouvoir cette œuvre nécessaire, je n'ai pour seule motivation que le bien de mon pays, je ne cherche qu'à développer notre commerce, à assurer le bien-être de nos enfants, à soulager les pauvres et à procurer un peu d'agrément aux riches. Je n'ai pas d'enfants dont la vente puisse me rapporter le moindre penny ; le plus jeune a neuf ans et ma femme a passé l'âge d'être mère.

115

120

## Séquence 4 - L'argumentation indirecte à l'époque des Lumières

## Document 2 | Nègres (Savary), article du Dictionnaire du commerce (1723)

1 Peuples d'Afrique, dont le Pais a son étendue des deux côtés du fleuve Niger. L'on appelle Nigritie cette grande Région qu'ils habitent, qui a plus de huit cens lieues de côtes, et qui s'étend plus de cinq cens lieues dans les terres. Il est incertain si ces peuples ont communiqué leur nom au pays, aussi bien qu'au grand fleuve qui l'arrose.

5 [Dans l'édition de 1742, s'intercale ici un paragraphe sur la cause de la noirceur des Nègres.]

Les Européens font depuis quelques siècles commerce de ces malheureux esclaves qu'ils tirent de Guinée et d'autres Côtes de l'Afrique pour soutenir les colonies qu'ils ont établies dans plusieurs endroits de l'Amérique et dans les Iles Antilles.

10 Il est difficile de justifier tout-à-fait le commerce des Nègres ; cependant il est vrai que comme ces misérables Esclaves trouvent ordinairement leur salut dans la perte de leur liberté et la raison de l'instruction chrétienne qu'on leur donne, jointe au besoin indispensable qu'on a d'eux pour les cultures des sucres, des tabacs, des indigo, etc. adoucissent ce qui paraît d'inhumain dans un négoce où des hommes sont les Marchands d'autres hommes, et les achètent de même que des bestiaux pour cultiver leurs terres.

15 Le commerce des Nègres est fait par toutes les Nations qui ont des établissements dans les Indes Occidentales, et particulièrement par les Français, les Anglois, les Portugais, les Hollandais, les Suédois et les Danois.

20 A l'égard des Espagnols, quoiqu'ils soient les mieux établis dans cette vaste partie du monde qu'ils ont découverte les premiers, et dont ils ont été aussi les premiers Conquêteurs, ils n'ont guère les Nègres de la première main, et ce sont les autres Nations qui font des traités avec eux pour leur en fournir, comme ont fait longtemps la Compagnie des Grilles établie à Gênes, celle de l'Assiente en France, et à présent la Compagnie du Sud en Angleterre, depuis la Paix d'Utrecht en 1713, qui a terminé la guerre pour la succession d'Espagne.

[Suit un passage sur le rôle des Français dans les grandes découvertes et sur les Compagnies de commerce.]

25 Les meilleurs Nègres se tirent du Cap Verd, du Royaume des Jaloffes, de celui de Galland, de Damel (ou Damoë), de la rivière de Gambie, de Majugard, de Bar, etc.

30 Un Nègre pièce d'Inde (comme on les nomme), depuis 17 à 18 ans jusqu'à 30 ans, ne revenoit autrefois qu'à trente ou 32 livres en marchandises propres au Pais, qui sont des eaux de vie, du fer, de la toile, du papier, des masses ou rassades de toutes couleurs, des chaudières et bassins de cuivre, et autres semblables que ces Peuples estiment beaucoup. Mais depuis que les Européens ont pour ainsi dire enchéri les uns sur les autres, ces Barbares ont su profiter de leurs jalousies, et il est rare qu'on traite encore de beaux nègres pour 60 livres, la Compagnie de l'Assiente en ayant acheté jusqu'à 100 livres la pièce.

35 Les esclaves se font de plusieurs manières ; les uns, pour éviter la faim, se vendent eux-mêmes, leurs enfants et leurs femmes, aux Rois et aux plus puissans d'entre eux qui ont de quoi les nourrir ; car quoiqu'ils se passent de peu, la stérilité est quelquefois si extraordinaire dans certains endroits de l'Afrique, sur-tout quand il y a passé quelque nuage de sauterelles, qui est une playe assez ordinaire, qu'on n'y peut faire aucune récolte ni de mil ni de ris, ou d'autres légumes dont ils ont coutume de subsister.

Les autres sont des Prisonniers faits en guerre et dans les incursions que ces petits Roitelets font sur les terres de leurs voisins, souvent sans d'autres raisons que de faire des esclaves, lesquels emmènent jeunes, vieux, femmes, filles, jusqu'aux enfans à la mamelle.

40 Il y a des Nègres qui se surprennent les uns les autres, pendant que les vaisseaux d'Europe sont à l'ancre, y amenant ceux qu'ils ont pris pour les y vendre et les y embarquer malgré eux et il n'est point nouveau de voir des fils vendre de cette sorte leurs malheureux pères, des pères leurs propres enfans, et encore plus souvent ceux qui ne sont liés d'aucune parenté, mettre la liberté les uns des autres à prix de quelques bouteilles d'eau de vie ou de quelque barre de fer.

45 Ceux qui font ce négoce, outre les victuailles pour l'équipage du vaisseau, portent du gruau, des pois gris et blancs, des fèves, du vinaigre et de l'eau de vie pour la nourriture des Nègres qu'ils espèrent avoir de leur traite.

50 Aussitôt que la traite est finie, il ne faut point perdre de temps pour mettre à la voile, l'expérience ayant fait connaître que tant que ces misérables sont encore à la vue de leur patrie, la tristesse ou le désespoir les prend, dont l'une leur cause des maladies qui en font mourir une bonne partie pendant la traversée ; et l'autre les porte à s'ôter eux-mêmes la vie, soit en se refusant la nourriture, soit en s'ôtant la respiration par une manière dont ils savent se plier et contourner la langue qui à coup sûr les étouffe, soit enfin en se brisant la tête contre le vaisseau, ou en se précipitant dans la mer s'ils en trouvent l'occasion.

55 Cet excès d'amour pour la patrie semble diminuer à mesure qu'ils s'en éloignent, la gayeté même leur prend, et c'est un secret presque inmanquable pour la leur inspirer et pour les conserver jusqu'au lieu de leur destination, que de leur faire entendre des instrumens de musique, ne fussent que quelque vielle ou quelque musette.

A l'arrivée aux Iles, chaque tête de Nègre se vend depuis trois jusqu'à cinq cens livres suivant leur jeunesse, leur vigueur et leur santé ; ce n'est pas pour l'ordinaire en argent, mais en marchandises du crû du Pays. (Voyez Assiente)

60 Ces Nègres sont la principale richesse des Habitans des Iles ; qui en a une douzaine, peut être estimé riche. Comme ils multiplient beaucoup dans les pays chauds, leurs Maîtres, pour peu qu'ils les traitent avec douceur, voyent croître insensiblement cette famille de Noirs et augmenter en même temps le nombre de leurs esclaves, l'esclavage étant héréditaire parmi ces misérables.

Il est vrai qu'il est parfois dangereux d'avoir trop d'indulgence pour eux, étant d'un naturel dur, intraitable et incapable de se gagner par la douceur ; mais il faut éviter les deux extrémités ; un châtement modéré les rend souples et les anime au travail, et au contraire trop de dureté les rebute, et dans leur désespoir ils se jettent parmi les Nègres Marons ou Sauvages, qui se tiennent dans les lieux inaccessibles des Iles où ils mènent une vie très misérable, mais plus à leur gré parce qu'elle est libre. (Voyez Code Noir)

## Séquence 4 - L'argumentation indirecte à l'époque des Lumières

## Document 3 | Torture (Voltaire), article du dictionnaire philosophique (17)

1 [...] Il n'y a pas d'apparence [...] qu'un conseiller de la Tournelle regarde comme un de ses semblables un homme qu'on lui amène hâve, pâle, défait, les yeux mornes, la barbe longue et sale, couvert de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande et à la petite torture, en présence d'un chirurgien qui lui tâte le pouls, jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort, après quoi on recommence ; et, comme dit très bien la comédie des Plaideurs, « Cela fait toujours passer une heure ou deux. »

5 Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain, va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois madame en a été révoltée, à la seconde elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses ; et ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui : Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne ?

10 Les Français, qui passent, je ne sais pourquoi, pour un peuple fort humain, s'étonnent que les Anglais, qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada, aient renoncé au plaisir de donner la question.

15 Lorsque le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant-général des armées, jeune homme de beaucoup d'esprit et d'une grande espérance, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrénée, fut convaincu d'avoir chanté des chansons impies, et même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau, les juges d'Abbeville, gens comparables aux sénateurs romains, ordonnèrent, non seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main, et qu'on brûlât son corps à petit feu ; mais ils l'appliquèrent encore à la torture pour savoir précisément combien de chansons il avait chantées, et combien de processions il avait vues passer, le chapeau sur la tête.

20 Ce n'est pas dans le treizième ou dans le quatorzième siècle que cette aventure est arrivée, c'est dans le dix-huitième. Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'opéra qui ont les mœurs fort douces, par nos danseurs d'opéra qui ont de la grâce, par mademoiselle Clairon qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas qu'il n'y a point au fond de nation plus cruelle que la française.

**Document 4 | Le nègre de Surinam**, Gravure de Pierre Charles Baquoy d'après un dessin de Jean-Michel Moreau

